

LE TOURNANT INTERCULTUREL DANS LA TRADUCTION THE INTERCULTURAL TURN IN TRANSLATION

Mihaela CHAPELAN¹

Abstract

Since the introduction in the Common European Framework of Reference for Languages: Learning, teaching, assessment (CEFR) of a recommendation with regards to the development in an intercultural competence, this idea is slowly gaining ground. The initial vague realization of its importance gave way to the genuine practice of an intercultural pedagogy. Of course, the Strasbourg commission who set up the Common European Framework didn't invent the concept of interculturality from scratch, as the notion had already been circulating for a while, notably in the field of communication.

Our paper sets out to problematize the importance of interculturality for both practical and theoretical aspects of translation. We will highlight the role of J.P. Ladmiral in the emergence of the notion as a key concept in contemporary translation studies. But, with the recognition of the role played by interculturality, comes the risk of transforming it into a new intellectual fad, with its clichés and mental laziness that impede understanding of the real challenges the notion poses. This is why we consider that it's important to be more rigorous in its use and try to situate it in relation to rival concepts, within each particular field of studies. With respect to the field of translation, we will evaluate whether it is appropriate to speak of an actual intercultural turn, or merely of a shift in what scholars call the cultural turn.

Keywords: translation studies, cultural turn, intercultural turn, literary translation, otherness

DOI: 10.24818/SIC/2021/03.01

Depuis l'introduction dans *Le Cadre européen commun de référence pour les langues : apprendre, enseigner, évaluer* d'une recommandation concernant la formation chez les apprenants d'un savoir-faire interculturel, cette idée a fait du chemin, passant de la simple et assez vague prise de conscience de l'importance de ce type de compétence à ce qu'on pourrait nommer une pédagogie interculturelle. Bien évidemment, cette nouvelle pédagogie est loin d'être généralement adoptée, mais les plus progressistes des enseignants l'appellent de leurs vœux. De nombreux théoriciens de l'acte didactique se sont penchés entretemps sur cette problématique, essayant de la cerner de plus près et de mettre en place une méthodologie capable d'assurer la formation d'une véritable compétence interculturelle. Parmi eux, je mentionnerais Claude Clanet, Martine Abdallah-Pretceille et, plus récemment, Jean Claude Beacco qui, dans son ouvrage « L'approche par compétences dans l'enseignement des langues », distingue quatre composantes de la compétence interculturelle : la composante ethno-linguistique, celle actionnelle, celle interprétative et, enfin, la composante interculturelle proprement-dite, qui porte sur la nécessité de conduire les apprenants vers la rencontre avec l'Autre,

¹ Mihaela Chapelan, Université de Bucarest, courriel : chapelanmihaela@yahoo.com

en cultivant des attitudes positives devant les valeurs et les comportements spécifiques à la langue et à la culture étudiées.

Bien sûr, la commission de Strasbourg qui a élaboré en 2000 le *Cadre européen commun* n'a pas inventé *l'interculturalité*, le concept circulait déjà depuis un certain temps, notamment dans le domaine de la communication et dans celui qui nous intéresse plus spécialement aujourd'hui, celui de la traduction. Ainsi, deux ans plus tôt, J.P. Ladmiral avait publié dans la revue *Palimpsestes* un article où, en concordance avec sa démarche constante d'élargissement de la problématique linguistique, proposait de thématiser la traduction comme « paradigme de la communication interculturelle et comme dispositif réflexif d'analyse critique des impensés de la modernité » (Ladmiral, 1998 : 15). Et il avançait cette proposition tout en déplorant « un certain galvaudage » qui affectait les derniers temps le terme d'interculturel.

Cette remarque est encore plus vraie aujourd'hui, lorsque le sérieux coup de pouce donné par la reconnaissance officielle du rôle de l'interculturel s'accompagne d'une tendance évidente à le transformer en nouvelle mode intellectuelle. Et on le sait, qui dit mode, dira bientôt cliché, paresse de l'esprit, reculement devant les vrais défis de la réflexion contemporaine. C'est pourquoi, tout en œuvrant pour préserver la valeur éthique et le caractère militant de ce concept, il faudrait pourtant garder une certaine rigueur dans son utilisation et éviter de le mettre à toutes les sauces. Il peut certainement toucher beaucoup de domaines et de phénomènes, mais à trop tirer sur ses limites on pourrait arriver à le rendre inopérant. Tout d'abord il faudrait réussir à le situer par rapport à des concepts proches, voire concurrents, tels que le *multiculturel* et le *transculturel*.

Ensuite, il faudrait procéder à des positionnements successifs à l'intérieur de chaque domaine de recherche, car il est évident que la prise en compte de l'interculturel dans la psychiatrie, dans la gestion des entreprises, dans le domaine juridique ou bien dans la théorie et la pratique de la traduction ne veut pas dire la même chose, bien que toutes ces approches découlent de la même réflexion éthique, mais dont les retombées pragmatiques ne sont pas non plus négligeables. Parmi les définitions les plus générales, qui insistent sur la composante éthique de ce concept, on pourrait citer celle d'Abdallah-Preteuille, selon laquelle l'interculturel est une sorte d'herméneutique dont le but est « d'apprendre à penser l'altérité sans partir de la présupposition de l'Autre comme objet » (Abdallah-Preteuille, 2004 :24) Ce desiderata d'envisager l'Autre non pas comme un objet prédéfini et immuable dans ses caractéristiques, mais « comme une aventure, un processus, un devenir » (Abdallah-Preteuille et Porcher, 2001 :71) se retrouvera comme une constante dans tous les domaines intéressés par la manifestation de l'interculturalité, mais il se décline pourtant de diverses manières, qui tiennent à la spécificité de chacun de ces domaines de recherche.

En ce qui concerne le domaine de la traduction, définir ce que c'est la traduction interculturelle se complique encore davantage à cause du fait que le terme de « traduction » lui-même n'est pas toujours défini de manière univoque. Considéré longtemps comme un terme transparent, qui désignait une pratique communicationnelle des plus anciennes, lorsqu'on a commencé à y réfléchir en termes théoriques et à la constituer en discipline d'étude on a constaté que sa définition était loin d'aller de soi. Tout d'abord, parce que le terme est ambigu, désignant à la fois une opération, l'activité de traduire, et le résultat de cette opération, le texte obtenu à la suite de la traduction. Et dès qu'on prend en compte les particularités de chaque catégorie de traductions, une multitude d'autres problèmes surgissent. Effectivement, comme l'ont démontré Marianne Lederer et Danica Seleskovic, le travail de l'interprète est différent et implique d'autres processus cognitifs que celui du traducteur d'un texte écrit, tandis que le travail du traducteur d'un texte littéraire obéit à d'autres exigences que celui du traducteur d'un texte scientifique ou technique. En essayant de faire le point sur les controverses qui touchent à la définition de l'essence du concept de traduction, Jean-René Ladmiral constatait avec une pointe d'humour qui n'enlevait rien à la pertinence de ses conclusions :

Si l'on synthétise la plupart des définitions qui entreprennent de saisir ce qui fait la nature de la traduction, on en viendra à un énoncé de base du type : la traduction produit un texte-cible sémantiquement, stylistiquement, poétiquement, rythmiquement, culturellement,

pragmatiquement...équivalent au texte-source. Et j'aurais pu encore allonger la liste des adverbes qui viennent ici modaliser l'idée d'équivalence. De fait, la multiplication des modalités adverbiales ne vient pas préciser le concept, mais en masquer le caractère aporétique. En effet, le concept d'équivalence n'est finalement ici qu'un synonyme de celui de traduction ; en sorte que ce type de définition est de nature tautologique, c'est-à-dire qu'il nous apprend seulement que la traduction est une traduction. (Ladmiral,1994 :28)

La difficulté de trouver une définition qui ne soit pas tautologique, amène Ladmiral à se poser la question si la traduction ne fait pas tout simplement partie de la classe des *indéfinissables*, « à la manière des termes premiers que ne définissent pas les *fonctions propositionnelles* d'une axiomatique » (*Ibid.* : 29) Renonçant aux ambitions illusoires de cerner de près l'essence même de la traduction, Ladmiral se tourne vers une définition plus empirique et pragmatique, qui au lieu de chercher à répondre à la question : « qu'est-ce que c'est la traduction ? » tentera de répondre à la question : « ça sert à quoi ? ». Sa réponse à cette question est minimaliste, mais d'une justesse difficile à nier : « ça sert à nous dispenser de la lecture du texte original ». (*Ibid.* :29)

En ce qui concerne l'évolution de la théorie (nous devrions peut-être dire des théories) sur la traduction, certains chercheurs ont parlé d'un avènement dans les années '80 d'un *cultural turn*, qui aurait remplacé le *linguistic turn*, orientant les préoccupations des traductologues vers un niveau plus global, dont la prise en compte exigeait le dépassement des concepts techniques de différence linguistique, d'équivalence, de modulation etc., mis en place par Vinay et Darbelnet. Les travaux d'Henri Meschonnic et d'Antoine Berman en France, ceux de Lawrence Venuti, de Sherry Simon, de Paul Bandia etc., aux Etats-Unis, en sont la preuve. Là aussi une autre question apparaît : est-ce que la perspective interculturelle représente un nuancement dans le cadre de cette orientation culturelle, une continuation ou bien on peut parler d'un véritable *intercultural turn* ?

Dans ce dernier cas de figure, il s'impose de tirer au clair ce qui distingue l'approche interculturelle de celle des adeptes de la traduction littérale, elle aussi ayant comme fondement la composante éthique du respect des valeurs de l'Autre. En ce qui me concerne, je tiens pour évidente la différence entre les adeptes du littéralisme et ceux de l'interculturel. Tandis que les premiers sont des sourciers purs et durs, dont les principes appliqués tels quels conduiraient à l'anéantissement de l'acte traductif lui-même, les derniers sont des médiateurs entre les deux langues-cultures, ou en utilisant l'appellation d'Umberto Eco, des *négociateurs*. Un bon traducteur n'est ni cibliste ni sourcier, c'est tout simplement un habile négociateur, qui sait composer non seulement avec les particularités du texte de départ et du texte cible mais aussi avec celles du monde de départ et celles du monde d'arrivée, pour les mettre d'accord et les faire « dire presque la même chose ». Ce qui rend possible la négociation et partant la position interculturelle c'est bien cet adverbe « presque » rendu célèbre par Eco, qui apporte un nécessaire petit bémol à la sacrosainte exigence de fidélité. En fait le traducteur, ce « maître caché de l'interculturel » (l'expression appartient à Abdellatif Chaouïte, qui l'a lui-même reprise de Maurice Blanchot) endosse des responsabilités et assume des risques à chacun des choix opérés dans sa tentative d'éviter la dérive d'un pouvoir unificateur, qui gommerait toute différence entre les langues-cultures et pétrifierait les sens. Le statut ontologique de la traduction peut bien être ancillaire par rapport à l'écriture source, pourtant le traducteur est un *maître* car c'est bien lui qui décide des limites de la fidélité et inscrit sa négociation dans ces limites.

La négociation traductive se porte à plusieurs niveaux, de culture à culture, de langue à langue, de texte à texte, mais aussi de phrase à phrase et du lexème à lexème. Ce qui est important de souligner, c'est la nécessité de prendre en compte simultanément tous ces niveaux. Un exemple mentionné par Umberto Eco me semble révélateur pour montrer de quelle manière même une décision située au niveau le plus modeste, celui du lexème à lexème, doit être prise en pesant attentivement tous les autres niveaux. En parlant de son expérience concrète de traducteur, Umberto Eco s'arrête longuement sur certaines difficultés rencontrées lorsqu'il traduisait le récit « Sylvie » de Gérard de Nerval. Ainsi il avoue avoir longuement hésité pour traduire le mot « chaumière », utilisé par Nerval pour désigner les maisons de Loisy et celle de la tante de Sylvie. Or, note Eco, « *chaumière* est un très beau mot qui n'existe pas en italien » (p. 97) Consultant les traductions déjà effectuées, il constate

que les traducteurs italiens « ont opté diversement pour *capanna*, *casupola*, *casetta* ou *picola baita* » tandis que le traducteur anglais Richard Sieburth avait traduit par *cottage*. Mais aucune de ses solutions ne réunit tous les traits sémantiques pertinents du mot français, qui désigne simultanément :

1. une maison de paysans
2. petite
3. en général en pierre
4. au toit de chaume
5. humble

Parmi les mots dont dispose l'italien, l'un n'est pas en pierre mais en bois (*capanna*), l'autre n'a pas le toit en chaume (*casetta*), un autre implique que la maison est misérable et mal tenue, ce qui n'est pas du tout le cas de la maison de Sylvie ou de sa tante. En ce qui concerne la traduction anglaise, elle pêche par l'absence de plusieurs des traits sémantiques présents dans le contenu du mot *chaumière*. Il est évident que dans une telle situation, le traducteur ne peut que sacrifier certains traits ou, éventuellement, les expliciter. Mais en les explicitant toutes, il arriverait à une rupture de rythme grave, qui affecterait le style voire la lisibilité de la phrase nervalienne. Il pourrait également recourir à une note en bas de page, mais, comme on le sait, les notes doivent rester rares, car en fait elles représentent le plus souvent un simple constat de la faiblesse du traducteur, de son impossibilité de trouver une solution. Examinons maintenant de quelle manière Umberto Eco décide de résoudre ce problème :

Voici le village au bout de la sente qui côtoie la forêt : vingt chaumières dont la vigne et les roses grimpantes festonnent les murs. (texte de Gérard de Nerval)

Ecco il villaggio, al termine del sentiero che fiancheggia la foresta : venti casupole in pietra ai cui muri la vite et la rosa rampicante fanno da festone. (texte d'Umberto Eco)

Comme on peut bien le remarquer, Umberto Eco choisit le mot italien le plus neutre « *casupola* » auquel il ajoute le déterminant « *in pietra* ». On pourrait légitimement se demander si ce choix est complètement subjectif ou s'il y a une autre motivation. Sans trop insister là-dessus, Eco est conscient que sa traduction a subi une perte, mais la nécessité de ne pas détruire le rythme de la phrase par trop d'ajouts est un argument fort. Il préfère donc renoncer aux autres traits sémantiques et sélectionner celui qui lui semble le plus important.

Ma question porterait plutôt sur le choix de ce déterminant au détriment de celui de « toit de chaume », qui me semble plus important d'un point de vue stylistique. Je crois que la poéticité du mot français (mentionnée d'ailleurs par Eco lui-même) réside essentiellement dans ce « toit de chaume » et non pas dans ses murs en pierre. D'autant plus que le trait « construite en pierre » pouvait aisément être récupéré un peu plus loin, lorsque la maison de la tante de Sylvie est décrite plus amplement et que le narrateur mentionne nommément « les pierres de grès inégales » de ses murs. La curiosité m'a poussée à chercher la traduction roumaine du récit de Nerval, pour voir comment les traducteurs roumains ont résolu cette difficulté, car en roumain non plus il n'existe pas de mot correspondant chargé des mêmes valeurs sémantiques que le mot français. J'ai pu constater que Gellu Naum et Irina Badescu, qui ont traduit en 1974 *Les Filles du feu* (depuis, aucune autre retraduction n'a été entreprise) ont recouru à la même technique que Umberto Eco, à savoir celle du rajout unique, mais leur choix portait sur un autre déterminant, plus précisément celui du « toit en chaume » :

Iată satul, la capătul potecii care merge de-a lungul pădurii ; douăzeci de căsuțe acoperite cu paie, cărora vița-de-vie și trandafirii agățători le împodobesc pereții.

Cette préférence pour un ajout différent, connoté comme plus poétique, pourrait à la limite être expliquée par le fait que le traducteur roumain de Sylvie, Gellu Naum, était lui-même poète, mais le fait que son choix, que je suppose réfléchi, coïncide avec mon choix hypothétique et spontané me fait penser qu'il pourrait s'agir là justement d'une de ces négociations interculturelles réussies. Comme en Roumanie il existe une certaine tradition de la construction de maisons à toits de chaume, le traducteur a pu respecter le trait privilégié par la langue de départ (en fin de compte le mot « chaumière » est dérivé du mot « chaume ») sans trop se soucier du fait que le lecteur pourrait en

déduire certaines connotations négatives. Or Umberto Eco semble très préoccupé de ne pas laisser entendre à ses lecteurs que la maison de Sylvie ou celle de sa tante étaient trop pauvres ou mal tenues et peut-être qu'il a considéré que le détail du toit en chaume, inhabituel en Italie, risquait de conduire ses lecteurs vers cette conclusion. Cet exemple nous montre encore une fois que même un choix de détail doit tenir compte de la cohérence globale du texte, mais jugée en corrélation avec la cohérence du monde dans lequel il s'insère. Et que le souci pour le monde construit par le texte passe obligatoirement par le souci pour le monde d'arrivée.

Cela est d'autant plus vrai lorsque la négociation interculturelle se situe à un niveau plus élevé et plus étendu que celui des lexèmes. L'un des exemples les plus pertinents en ce sens est fourni toujours par Umberto Eco, mais cette fois-ci non pas en qualité de traducteur, mais d'auteur internationalement traduit, un auteur qui coopère étroitement avec ses traducteurs durant l'activité de traduction et qui ensuite compare les résultats obtenus dans les langues de large circulation qu'il maîtrise. Il s'agit du premier chapitre de son roman *Baudolino* où, selon ses aveux, il avait inventé une langue pseudo-piémontoise médiévale pour l'usage de son personnage principal. Au début du roman, celui-ci est un enfant du monde paysan qui ne possède que quelques rudiments de lecture et encore moins d'écriture, mais décide pourtant de noter ses aventures sur un parchemin soutiré dans la chancellerie impériale. Même si Eco avoue avoir consulté de nombreux dictionnaires historiques et étymologiques, la langue de ce chapitre n'a pas de fort caractère documentaire, d'ailleurs pour le XII^e siècle l'Italie ne dispose pas de documents qui consignent la langue de cette région. Il s'agit donc bien d'une création personnelle, qui pour ménager un effet de réel respecte certaines caractéristiques linguistiques de l'époque, recomposant ce qui aurait pu être le dialecte de la plaine de Pô, un italien incertain, émaillé d'archaïsmes et d'expressions latines qui se mélangent à de vieilles expressions dialectales, teintées d'une certaine obscénité supposée être le propre du franc parler paysan. La difficulté pour les traducteurs était de taille et la recommandation de l'auteur de recréer une situation analogue dans leurs langues respectives ne les aidait pas trop, étant de l'ordre de l'évidence pour tout traducteur chevronné qu'il ne pouvait en aucun cas s'agir là d'un simple transfert linguistique.

Umberto Eco était un trop fin connaisseur du domaine pour ne pas comprendre qu'il n'y avait pas de recommandation plus précise à faire, car les problèmes allaient être différents d'une langue à l'autre, mais aussi d'une culture à l'autre. Ainsi au XII^e siècle en France, en Espagne, en Angleterre, on parlait, il est vrai, une langue presque incompréhensible pour le lecteur d'aujourd'hui, mais pour laquelle existent des attestations documentaires ainsi que de nombreux textes littéraires consacrés. Or les choix traductifs dans le cas des langues de circulation plus restreinte sont encore plus délicats à faire, car des décalages sensibles existent entre les étapes de la formation et de l'évolution de ces langues. Pour mieux comprendre cette remarque, je propose d'analyser l'exemple de la Roumanie : en raison de conditions historiques particulières, le premier document qui atteste l'utilisation de la langue roumaine date de la deuxième moitié du XV^e siècle et il s'agit d'une courte lettre écrite par un marchand de province, Neacșu de Câmpulung. Même après cette date, pendant plus d'un siècle, on ne dispose pas de documents qui nous renseignent de manière plus ample sur l'état de la langue roumaine à l'époque. Le traducteur qui voudrait sérieusement traduire le chapitre en question dans une langue roumaine du XII^e siècle serait dans le déni total de la culture et du contexte historique roumains, il ne pourrait étayer sa productivité linguistique sur aucun élément crédible, ce qui risquerait de rendre complètement illisible ce chapitre. Stefania Mincu, la traductrice attitrée de Umberto Eco en Roumanie, compose avec cette double difficulté et tente de son mieux de traduire ce chapitre dans ce qui aurait pu être la langue roumaine médiévale.

On regrette que dans cette situation véritablement exemplaire où s'intriquent les phénomènes de langue, de culture et d'histoire, la traductrice n'ait pas fait accompagner le roman d'une préface ou d'une postface qui nous renseignent sur les difficultés rencontrées, sur ses hésitations et sur le fondement des solutions qu'elle a retenues. En l'absence de ce paratexte meta-traductif auquel beaucoup de traducteurs d'hier et d'aujourd'hui font recours, nous ne pouvons qu'émettre des suppositions ou tout simplement de faire des constats. On suppose donc que Stefania Mincu a fait un long travail de documentation consultant, à l'instar de l'auteur de *Baudolino* lui-même, des dictionnaires étymologiques, mais aussi les textes particuliers dont dispose la culture roumaine pour

témoigner d'un état de langue ancien, à savoir les chroniques historiques. Le décalage de quelques siècles (elles datent majoritairement du XVII^e et du XVIII^e siècles), est un risque assumé car incontournable. De toute façon, la technique d'ensemble utilisée pour la traduction de ce chapitre se rapproche davantage d'une équivalence fonctionnelle de grande ampleur, finalement ce qui compte ne sont pas les données de chronologie linguistique très strictes, mais les effets produits sur le lecteur moderne.

Peu importe les quelques inadvertances qui peuvent apparaître par ci par là si l'*intentio operis* est respectée. On pourrait ainsi faire remarquer que Stefania Mincu ne fait pas toujours preuve d'une attention sans défaillances aux anachronismes, qu'elle laisse glisser des mots clairement néologiques en roumain à côté de formes archaïques ou archaïsantes. Comme dans ce passage : « [...] et densul se puse pe râdere et dicea da ști tu că ieș on băeat nteligent vină aci în orșice zi cas ten văț să cetești ». Il est évident qu'elle aurait pu trouver facilement des variantes plus anciennes pour le mot *intelligent*, elle choisit pourtant de se limiter à l'apocope de la voyelle initiale « i », ce qui constitue une marque d'oralité. De manière générale, on peut affirmer que dans son projet de réécriture de ce chapitre, la traductrice roumaine accorde, volontairement ou involontairement, une place plus importante au marquage de l'oralité et à l'absence de connaissances orthographiques du personnage qu'au souci pour l'aspect archaïque du langage utilisé. Là-dessus, elle semble être plutôt d'adepte d'une sorte de syncrétisme des états d'évolution de la langue roumaine d'avant sa modernisation, sans trop d'égards pour les datations.

Une difficulté supplémentaire qu'elle a eu à résoudre était due à la présence dans les textes roumains anciens de nombreux éléments d'origine slave. Les utiliser aurait certainement créé un effet de véridicité linguistique sur les lecteurs roumains avertis, mais par rapport à la cohérence du monde du texte cela aurait pu sembler bizarre. Un petit paysan italien presque analphabète qui parle en utilisant des termes en slavon n'est pas un compromis de traduction anodin. Comme on le sait, Umberto Eco avait déjà autorisé sa traductrice russe de recourir au slavon pour la traduction des nombreux passages en latin du roman *Le nom de la rose*. Donc, un précédent existait. Mais Stefania Mincu n'emprunte pas cette voie. Examinons le passage où Baudolino raconte comment a-t-il amené l'empereur Frédéric Barberousse, dont il ignorait l'identité, dormir dans la modeste maison de son père :

[...] *curaț așa lam purtat ieu la tatămio ~~Gaiardo~~ – Galiaudo car an cepu să zbere mă cap dă ~~sulă~~ că altceva nu ieș dă ce spusai numele meu la unu care trece pă drum nu să știe poa să fie un vasal al marchizului den Monferato car pă urmă mai îmi cerșuie șo decuire dăn fructe et dăn leguminibus [...]*
n-are a face mai bine sâi dzicem iară item multămită pântru ban dară i dăm încă și Fânu pântru kavall item la fertură mai pui și nește brânză [...]

Si l'on juge du point de vue de l'effet de réel, on y remarque plusieurs latinismes assez discutables dans la bouche d'un paysan roumain du Moyen Age, comme par exemple *leguminibus*, *item* ; mais justement, il ne s'agit pas là d'un paysan roumain, mais italien. La négociation se porte aussi sur cet aspect-là, un bon traducteur doit trouver un juste équilibre entre le respect pour la culture source et celle pour la culture cible. Et cet équilibre est toujours à renégocier, à chaque texte, à chaque phrase et presque à chaque mot, il n'est jamais prédéfini. On pourrait éventuellement se demander pourquoi Stefania Mincu n'utilise pas la désinence latine pour l'autre terme la contenant, à savoir *fructibus*, comme le fait Jean-Noël Schiffano, le traducteur français. Le lecteur qui comprend *leguminibus* aurait pu très bien comprendre *fructibus*. En ce qui concerne l'expression latine *item*, beaucoup plus savante en roumain, la traductrice sent le besoin d'ajouter une note en bas de page, où elle explique son sens à l'aide d'un synonyme couramment utilisé, « așîderea / și iarăși », précisant aussi que dans les textes roumains anciens on utilisait l'expression « y pak ». Elle ne mentionne pas l'origine slave de l'expression, ni le fait qu'elle apparaît dans le premier la texte écrit en roumain qui nous soit parvenu. Elle ne se propose donc de faire preuve d'acribie philologique même pas dans les notes, une modalité dont elle ne se sert d'ailleurs que dans ce chapitre.

Au niveau des détails, on pourrait parfois mettre en doute les solutions retenues par Stefania Mincu, mais force est de constater qu'au niveau d'ensemble cette équivalence fonctionne. Pour revenir à sa décision de ne pas exploiter davantage les termes ou les tournures d'influence slave dont témoignent les premiers textes roumains, peut-être que son attachement de longue date pour le latin, dont elle parle dans une interview, y est pour quelque chose. Malgré les affirmations répétées des théoriciens sur la *transparence* du traducteur, quand on y regarde de plus près on constate qu'elle n'est pas toujours aussi évidente. Les choix d'un traducteur sont dus le plus souvent à des considérations objectives, mais qui n'excluent pas une dose de subjectivité. Les négociations linguistiques, culturelles et interculturelles sont déterminantes, mais il ne faut pas oublier qu'elles passent quand même à travers l'inévitable subjectivité du traducteur. Construite ou innée, l'ouverture vers l'autre de chaque traducteur influence ses choix.

À bien peser les choses, au bout d'une trentaine d'années de recherches diverses au sujet de l'interculturel, la meilleure conclusion reste celle de Patrick Charaudeau, qui le considérait tout bonnement « une histoire de fou ». Jouant avec humour sur le sens propre et sur celui figuré de cette expression, Charaudeau mettait en évidence l'importance de l'ouverture vers l'altérité dans la construction de la conscience identitaire à travers une anecdote que je tenterai de résumer ici sans trop perdre de sa saveur. Un fou enfermé dans un asile faisait sa rituelle balade quotidienne dans le jardin depuis de nombreuses années. Un jour, il s'arrête, regarde autour de soi et remarque pour la première fois le mur qui entourait l'asile. Pris de curiosité, il monte sur le mur, regarde à l'extérieur et voit des gens circuler dans les rues. Il interpelle l'un des passants en ces termes : « Dites-donc, mon brave, vous êtes nombreux là-dedans ? »

On peut longuement gloser sur les significations de cette anecdote. Ce pauvre fou incapable de réaliser sa propre condition et qui enferme les autres dans un espace clos, c'est nous tous. Sa réaction spontanée renverse le « dedans » et le « dehors » de la société et nous parle de la force et de l'aveuglement ethnocentristes de tout regard qui ne doute pas de sa clairvoyance. On peut se poser la question si notre fou arrivera un jour à comprendre la vérité de sa position. Je répondrais prudemment : peut-être, cela dépendra aussi de la réponse reçue de la part des passants interpellés. En tout cas, remarquer le mur, c'est-à-dire la différence, l'hétérogénéité d'un espace qu'il croyait auparavant homogène, représente déjà un premier pas dans cette direction. L'interculturel pourrait être assimilé à ce mur, il a toujours existé, il fait partie de la l'ontologie humaine, il n'y a que la mise en perspective qui est récente. On pourrait également dire que cette anecdote nous met en garde de manière ludique au sujet du très sérieux décalage qui peut s'instaurer entre ce que Jacques Demorgon appelle l'interculturel *factuel* et l' *interculturel volontaire*.

Bibliographie

- Abdallah-Preteceille, M.** 2004. *Former et éduquer en contexte hétérogène. Pour un humanisme du divers*, Paris : Anthropos.
- Abdallah-Preteceille, M. et L. Porcher.** 2001. *Education et communication interculturelle*, Paris : PUF.
- Berman, A.** 1984. *L'épreuve de l'étranger. Culture et traduction dans l'Allemagne romantique*, Paris : Gallimard.
- Charaudeau, P.** 1998. « L'interculturel, une histoire de fou », in *Dialogues et cultures*, no 32, consulté le 15 octobre sur <http://www.patrick-charaudeau.com/L-interculturel-une-histoire-de.html>
- Eco, U.** 2003. *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, traduit de l'italien par Bouzaher Myriam, Paris : Bernard Grasset.
- Ladmiral, J.P.** 1994. *Traduire : Théorèmes pour la traduction*, Paris : Gallimard.
- Ladmiral, J.P.** 1998. « Le prisme interculturel de la traduction », in *Palimpsestes*, no 11 : 15 - 30

Traductions consultées :

Baudolino de Umberto Eco, traduction de Stefania Mincu, 2001, Bucaresti : Pontica.

Baudolino, traduction de Jean-Noël Schiffano, 2002, Paris : Grasset.

Baudolino, traduction de William Weaver, 2002, New-York : Harcourt Brace.

Les Filles du feu de Gérard de Nerval, traduction de Gellu Naum et Irina Badescu, 1974, Bucaresti : Univers.

Sylvie, traduction de Umberto Eco, 1999, Turin : Einaudi.

Sylvie, traduction de Richard Sieburth, 1995, Hardmonsworth : Penguin.

The author

Mihaela CHAPELAN is an associate professor at The Faculty of Foreign Languages and Literatures at the University of Bucharest. A specialist of French XVIIIth century literature, her PhD thesis is focusing on *Jacques le Fataliste et son / ses lecteurs*. Her research interests include the major intellectual figures of the Enlightenment, such as Voltaire, Diderot or Rousseau, and the various dimensions of women's writing. She also authored a series of articles published in national and international peer-reviewed academic journals on broad range of topics, from literary pragmatics or translation studies to travel literature. She initiated and lead multiple international research projects on the construction of identity, the perception of otherness or gendered divisions of space. She is a member of the Diderot Society and the Society for Eighteenth Century Studies.